

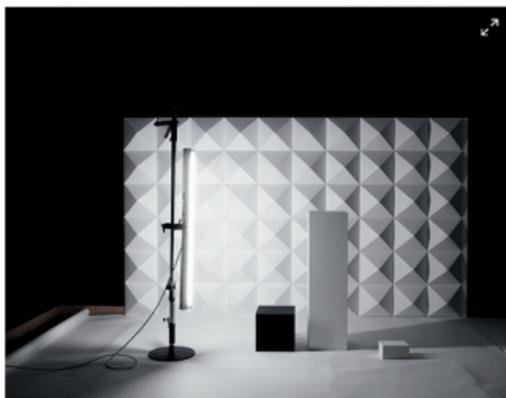
CRITIQUE

ART / QUELLE ŒUVRE EST-IL ?

Par Clémentine Mercier

— 27 novembre 2015 à 17:36

En capturant les studios où sont photographiées des œuvres, Marina Gadonneix interroge la représentation de l'art.



«Untitled (Victor Vasarely, compositions)». Photo Galerie Michèle Chomette



PARTAGER

TWEETER



Le studio photo est une matrice. Dans cet intérieur en vase clos s'organisent des mises en scène où tout un bric-à-brac valorise les sujets : piétements, lumières, flashes, cubes, paravents, fils électriques, multiprises, fonds de papier, morceaux de scotch, palettes colorimétriques... Tout un décor de lignes et de volumes méritant d'être observé. Marina Gadonneix s'est attardée sur ces compositions géométriques. Pour sa dernière série, «Après l'image», elle a photographié les dispositifs de plusieurs lieux de prise de vue, se concentrant sur les studios où l'on reproduit les œuvres. Au Quai Branly, dans des maisons de ventes aux enchères ou au Centre de recherche et de restauration des musées de France, dont l'un des sites est situé au sous-sol du Louvre : «Un bunker qui ressemble à un hôpital pour œuvres d'art», raconte-t-elle. La photographe s'est donc intéressée aux conditions de reproduction des œuvres, sujet a priori ingrat et aride. Elle avait déjà documenté les studios de télé, là où l'on tourne des images pour ensuite détourner les personnages et les incruster dans des décors virtuels. Sortes de non-lieux vides et complètement verts, énigmatiques.

Si chaque cliché porte le titre de l'œuvre photographiée - notamment celles d'Alberto Giacometti, de Jean Arp, de Jeff Wall, d'Auguste Rodin, d'Yves Klein, de Joseph Albert... -, cette dernière est néanmoins absente de l'image. Du coup, on cherche des indices dans chacune, comme un détective traquant dans les formes et les volumes, les empreintes des créations disparues. «*Mon travail est parti d'une photo prise au Louvre au début du siècle. On avait caché les œuvres pour les protéger pendant la guerre. J'aime photographier des lieux qui servent à fabriquer des images. Ce sont des palimpsestes. Car ce n'est pas seulement les œuvres qui circulent, mais bien leurs images. Ce sont les photos d'œuvres qui font histoire.*»

Marina Gadonneix, diplômée de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles, poursuit son travail de recherche dans une lignée conceptuelle. Un peu canaille, elle joue aussi avec nos nerfs et notre frustration. Parfois, de vraies œuvres se cachent dans son théâtre d'objets. Ainsi, dans ses saynètes composées, il faut chercher une photo de Jeff Wall, deux d'Hiroshi Sugimoto et une sculpture d'Anish Kapoor. On ne les trouvera pas. Gadonneix s'arrange pour les escamoter. Pose longue pour la photo de Wall qui devient toute blanche, vue de dos pour les Sugimoto et tissu en velours pourpre qui recouvre une boule de Kapoor.

Espigle, la photographe, s'amuse à faire disparaître les grands maîtres. Pour leur rendre hommage, à sa manière. «*J'aime l'idée que le photographe fabrique une cabane pour immortaliser une œuvre. C'est finalement assez trivial par rapport à son aura.*» Les accessoires, hors champs, de la reproductibilité des œuvres d'art, deviennent, à leur tour, des images. Une matrice de la reproductibilité, elle-même reproductible à l'infini. ◀

Clémentine Mercier

Après l'image de Marina Gadonneix Galerie Michèle Chomette, 24 rue Rembouren, 75003

Jusqu'au 27 janvier.

PARTAGER

TWEETER



0 COMMENTAIRES